

LE RÔLE DE L'ÉGLISE NOIRE AUX ÉTATS-UNIS

Entretien avec Henry Louis GATES

Henry Louis Gates, professeur de littérature et intellectuel public américain, publie en français Black Church (Labor et Fides, janvier 2023), un livre qui reprend et approfondit le contenu d'un film documentaire consacré à cette institution centrale de l'expérience afro-américaine. Il nous explique comment le christianisme noir américain a été structuré par l'esclavage et la ségrégation, jusqu'à devenir une véritable contre-société permettant aux Afro-Américains de retrouver une forme de dignité dans un environnement qui les rabaisait constamment. Mais, alors que le racisme institutionnel recule, cette fonction d'« hôpital de campagne » pour des gens engagés dans la bataille pour la reconnaissance de leur humanité perd de sa pertinence. C'est justement à ce moment que l'Église noire aux États-Unis, considérée pour sa valeur culturelle et identitaire, fait l'objet d'études historiques de plus en plus nombreuses, mais aussi de critiques sérieuses de la part des croyants qui la quittent et des universitaires qui l'étudient.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre parcours jusqu'à Black Church et pourquoi ce projet maintenant ?

■ **Henry Louis Gates** : Je suis professeur, j'ai un doctorat de littérature anglaise de l'université de Cambridge et, depuis mon doctorat, je me suis intéressé au concept de race en relation avec la pratique de l'écriture, pendant la période des Lumières, au XVIII^e siècle. J'ai étudié comment plusieurs philosophes des Lumières françaises, écos-

saises, anglaises et américaines ont écrit sur les personnes d'origine africaine. Mais, depuis 1994, j'ai eu la grande chance de pouvoir me lancer dans une seconde carrière, celle de réalisateur de films documentaires. C'était totalement inattendu, car je n'ai pas étudié le cinéma, même s'il m'a toujours passionné. Concernant l'expérience des noirs, ce que j'essaie de faire, c'est de dévoiler la complexité de cette expérience. Si un étranger ne connaissait rien des noirs à part ce qu'il en a vu dans les films hollywoodiens, il penserait que tout ce que font les noirs de leur journée, c'est de rester assis à se plaindre des blancs. Qu'on ne parle que des blancs, de leur racisme, qu'on est dans un état d'opposition permanent, physiquement et psychologiquement. Mais toute personne noire sait que c'est faux : on ne parle quasiment jamais des blancs, à part s'il y a un événement ou un incident raciste, ou si on a un Président comme Donald Trump. Si on va dans un des salons de coiffure qui sont des hauts lieux de sociabilité afro-américaine, de quoi parlent les noirs ? De sports (en ce moment de la Coupe du monde de football), et puis de l'amour et de la mort ! Un grand critique littéraire a dit que les deux thématiques dominantes de toute littérature sont l'amour et la mort. Si vous écoutez de la musique noire, de quoi cela parle ? De désirer l'amour, de l'obtenir, de le perdre : « Je vais me tuer si je ne retrouve pas l'amour. »

Notre culture est aussi variée et riche que la culture française, nous sommes avant tout des êtres humains. Je demande souvent à mes étudiants : « Qu'est-ce que vous voulez avoir comme épitaphe ? Ci-gît un noir, une noire ? Un Afro-Américain ? » Non ! Le fait d'être noir n'est qu'une facette de la multiplicité de vos identités. Donc mon rôle, en tant que professeur et réalisateur, c'est de partager la richesse, la variété et la multiplicité de l'expérience noire. De toutes les institutions qui ont été forgées par les noirs, aucune n'est plus importante que l'Église noire. Mon film précédent s'appelle *La fabrication de l'Amérique noire par la grapevine* [le bouche-à-oreille]. Il parlait des institutions séculières créées par les noirs, quand on nous refusait l'accès à des institutions. Le grand sociologue William Edward Burghardt Du Bois (1868-1963), le premier noir à obtenir un doctorat à Harvard, en 1895, a inventé plusieurs métaphores pour parler du racisme, du racisme antinoir : une de ses métaphores est la *color line*, la « frontière des couleurs », et quand cette frontière se met en place, un peu comme quand le rideau de fer tombe, il a fallu faire l'expérience du monde de l'autre côté du miroir, le miroir du racisme, de la

ségrégation. Quand nous avons été exclus de la participation à la société commune, la société blanche, qu'avons-nous fait ? Nous avons reproduit les institutions dont nous avons été exclus. Mon frère est orthodontiste, il y a trois générations de dentistes dans la famille Gates : les dentistes noirs ne pouvaient pas rejoindre l'Association des dentistes américains, donc ils ont créé l'Association nationale des dentistes. Les docteurs noirs ne pouvaient pas rejoindre l'Association des médecins américains, ils ont créé l'Association nationale des médecins. Du Bois a écrit une étude sociologique de Philadelphie, *The Philadelphia Negro*¹, dans laquelle il parle des fraternités et des sororités, des sociétés secrètes fondées par les noirs, et il y affirme qu'il y en a beaucoup trop pour toutes les citer, alors que son livre fait plus de 500 pages : « Les Fils et Filles du Nil », « L'Ordre de l'Étoile orientale », les loges maçonniques... La plus vieille organisation séculière noire s'appelle « The Prince Hall Masons », fondée un an et un jour avant que Thomas Jefferson (1743-1826) n'écrive la déclaration d'indépendance (1776). C'est incroyable ! Et John Adams (1735-1826), le deuxième président des États-Unis, dans son journal, en 1775, juste après les premières batailles de la Révolution américaine, a noté que les esclaves avaient une manière étrange et mystérieuse de communiquer, un réseau invisible qui parcourait des centaines de kilomètres, et c'est ce qu'on a appelé *the Grapevine* [« la Vigne », équivalent du « téléphone arabe »]. Vous connaissez la chanson de Marvin Gaye, Gladys Knight and The Pips, *I heard it through the grapevine* (1967). Cette manière de communiquer est aussi ancienne que l'esclavage lui-même en Amérique.

Mais la plus fondamentale des institutions créées par les Afro-Américains a été l'Église. Même avant que Prince Hall ne crée la première loge africaine à Boston, les gens avaient déjà forgé des manières d'adorer Dieu en secret, dans l'Église chrétienne. Et, bien entendu, il y avait aussi des musulmans ! Beaucoup des captifs qui sont venus aux États-Unis sont venus de zones qui avaient été converties à l'islam, particulièrement le Sénégal et la Gambie : 25 % de l'ensemble des Africains qui sont venus aux États-Unis venaient de cette région qui était très majoritairement musulmane à l'époque où la traite démarre ; 25 % venaient du Congo-Angola et, étonnamment, le royaume du Congo

1. Isabel Eaton, *Les noirs de Philadelphie : une enquête sociale. Suivi d'Enquête spéciale sur les noirs employés dans le service domestique dans le 7^e district*, édition, traduction, introduction et appareil critique par Nicolas Martin-Breteau, La Découverte, 2019.

s'est converti au christianisme en 1491. Certains de ces Africains captifs envoyés aux États-Unis étaient déjà des catholiques romains. Les musulmans étaient bien plus nombreux. Une grande majorité a fini par se convertir au christianisme protestant. Ils ont constitué des formes secrètes de culte appelées « *hush harbors* » [de *hush*, « silence » ou « chut », et *harbor*, « port » ou « abri »]. Ils s'isolaient du reste de la plantation pour le culte. Ces formes de religion étaient syncrétiques, c'était une fusion de religions traditionnelles africaines. Les Africains qui ont embarqué sur les navires négriers n'ont pas embarqué seuls, leurs dieux les ont suivis. Mais aussi leur musique, leur cuisine, leur culture, leur civilisation. Comme n'importe qui l'aurait fait. Même si les conditions du passage transatlantique étaient terribles, elles n'ont pas effacé le langage et la culture de ces gens. Ils ont apporté tout cela avec eux et l'ont greffé sur des formes de christianisme protestant qu'ils ont trouvé aux États-Unis. C'était une bouillabaisse, un collage et, de ce ragoût, de cette mixture a émergé l'Église noire. Et c'est l'institution la plus ancienne et la plus importante créée par les noirs.

Pourquoi l'Église noire est-elle l'institution la plus importante créée par les noirs ?

■ **H. L. Gates** : Parce que l'Église était tout pour les gens pendant l'esclavage et sous le régime de ségrégation de Jim Crow². C'est de là que viennent notre politique, notre façon de chanter, nos techniques oratoires... Toutes nos formes d'organisation sociale ont été créées, nourries, perfectionnées dans cet environnement qui était le nôtre. Même notre compréhension du capitalisme, de l'entrepreneuriat. Ce ne sont pas des blancs riches qui ont financé la création par des noirs de l'Église africaine méthodiste épiscopaliennne, la toute première dénomination fondée à Philadelphie par Richard Allen (1760-1831) et Absalom Jones (1746-1818). L'Église était tout pour les noirs américains ! Ils y faisaient des défilés, des pièces de théâtre, mais aussi de la politique. Ils prenaient bien sûr soin de leur vie spirituelle, mais il ne s'agissait pas tellement pour eux de se préparer à leur vie après la mort, plutôt de s'aider à vivre dans la mort sociale du racisme de Jim Crow. Quand on était noir aux États-Unis, on pouvait être un adulte

2. « Jim Crow » est un personnage caricaturant les noirs, dont le nom est associé aux lois ségrégationnistes du Sud des États-Unis, et plus largement à l'ensemble des institutions perpétrant cette ségrégation.

et « se faire appeler en dehors de son nom » : c'est un concept dans la culture noire, quand quelqu'un refuse de vous appeler par votre nom et vous appelle « garçon », « fillette », même quand vous avez soixante ans, ou « tonton » « tantine », et parfois ils vous inventaient un nom, comme si tous les noirs s'appelaient « George », ce qui est particulièrement insultant. Un voisin de mon père, qui était un de ses collègues à l'usine papetière, l'appelait « George », Comme si c'était son nom ! Je lui ai demandé : « Mais pourquoi il t'appelle George ? Ton nom, c'est Henry ! » Il me répond : « Il appelle tous les noirs George. » À l'Église, vous étiez *Mister Jones*, *Miss Smith*, vous pouviez être un diacre, vous portiez un costume, vous aviez de la dignité. Si vous siégiez au Conseil des diacres, vous pouviez embaucher ou licencier un prédicateur.

Mais personne n'était plus important dans la culture noire que le prédicateur. Le prédicateur, c'était tout. C'était l'enseignant, le meneur politique, c'était le porte-parole de la communauté auprès de la communauté blanche. C'était l'intermédiaire. Quand le général William Tecumseh Sherman (1820-1891) a libéré Charleston, puis Savannah, les victoires les plus cruciales de la Guerre civile, en janvier 1865, il a rencontré vingt membres de la communauté noire. Qui étaient-ils ? Des prédicateurs. Des prédicateurs très habiles et précis dans leur expression. C'était eux, l'Église. Pensez aussi aux premiers représentants noirs élus au Congrès, pendant la période de la reconstruction après la Guerre civile, beaucoup de ces élus étaient des prédicateurs. Un des plus grands prédicateurs du XX^e siècle était Adam Clayton Powell (1908-1972) qui était, comme son père, le pasteur de l'Abyssinian Baptist Church à Harlem, qui regroupait vingt mille membres. Il a été élu pour représenter Harlem à la Chambre des représentants. De même, il n'y aurait jamais eu de mouvement des droits civiques sans l'Église. Le révérend Martin Luther King (1929-1968) n'était pas qu'un docteur, il était aussi au quotidien un pasteur.

Donc, comme me le dit Oprah Winfrey dans le film, l'Église c'était tout. Mais ce que j'ai fait, c'était aussi un peu un chant du cygne, mon hommage à une institution dont la structure a profondément changé dans le monde postmoderne. Nous avons désormais toute une variété d'organisations pour nous exprimer, il y a cinquante noirs au Congrès et ils ne sont pas tous pasteurs, certains le sont comme le sénateur Raphael Warnock (Géorgie), qui est le pasteur de l'église de Martin Luther King. Mais la plupart ne sont pas pasteurs. Parmi mes amis noirs, beaucoup sont athées ou agnostiques. Donc l'Église n'a

plus la centralité qu'elle avait pendant mon enfance. Mais, curieusement, beaucoup de mes amis vont tout de même à l'église le dimanche, pas tellement parce qu'ils croient, mais parce qu'ils veulent en faire l'expérience culturelle à travers la pratique de la musique, du chant, de la danse, de l'art oratoire, des manières de se comporter.

Y a-t-il des éléments qui vous ont particulièrement marqué dans cette enquête ?

■ **H. L. Gates** : Mon chapitre favori est celui qui parle des possessions rituelles, ce que les noirs appellent « la possession par le Saint Esprit ». J'ai compris que quand les gens n'ont plus de mots pour s'exprimer, ils parlent en langues, dans un langage que seul Dieu comprend. On a filmé dans toutes sortes d'Églises, de tailles diverses, des pentecôtistes et des évangéliques (la confession qui progresse le plus dans le monde est le pentecôtisme), mais aussi des catholiques noirs ou épiscopaliens, chez qui, si on crie ou si on se fait posséder par l'Esprit, on se fait mettre dehors et on vous envoie à l'hôpital ! J'ai été fasciné par ces scènes de possession. J'ai filmé la santería à Cuba, le candomblé au Brésil, le vaudou à Haïti : ces possessions rituelles sont clairement d'origine africaine. La version chrétienne, c'est se faire posséder par l'Esprit saint et parler en langues. J'ai été particulièrement fasciné par l'usage de la musique : le langage de la musique, d'un côté, et la musicalité présente dans l'art oratoire des prédicateurs, d'un autre.

Beaucoup de commentateurs et de sociologues ont prédit que, quand la ségrégation de Jim Crow cesserait, l'Église disparaîtrait ; quand on irait dans des écoles intégrées plutôt que dans des écoles réservées aux noirs, on cesserait du même coup d'aller à l'Église noire, parce que la seule raison de former ces institutions était la discrimination que nous subissions dans les Églises blanches. L'Église africaine méthodiste épiscopalienne de Philadelphie a été fondée parce qu'on a dit à Richard Allen et Absalom Jones qu'ils ne pouvaient pas s'asseoir avec les blancs à l'église, qu'ils devaient rester au fond, qu'ils ne pouvaient pas prendre la communion avec les blancs, qu'ils devaient attendre et être servis en dernier. Ils sont partis pour former leur propre Église. Mais, quand le mouvement des droits civiques a obtenu des avancées, les gens ont continué à aller dans ces Églises. Pourquoi ? Parce qu'ils aimaient ça ! Ils aimaient ces formes d'expression culturelle qui reflétaient leur ontologie, leur épistémologie, leur métaphy-

sique, leurs manières d'être. J'ai beaucoup d'amis qui sont allés dans des universités blanches, vivent dans les banlieues cossues des quartiers blancs, mais, le dimanche, ils vont à Harlem à l'Abyssinian Baptist Church. C'est comme se prendre une dose d'adrénaline en se replongeant aux sources de sa culture. Beaucoup de ces gens ne vont plus à l'Église noire pour des raisons religieuses mais plutôt pour des raisons culturelles. Il y a cependant des avantages spirituels : aller à l'Église noire, c'est comme aller chez le psychiatre ; cela vous aide à vous retrouver, à gérer votre stress, à trouver l'énergie d'affronter les problèmes de votre couple. Donc, je voulais faire un livre et un film pour rendre compte de cette institution, la plus importante de toutes celles qu'ont créées les gens d'origine africaine en Amérique du Nord.

Ce que vous dites est très intéressant parce qu'on se pose aussi les mêmes questions dans le contexte de l'Église catholique en Europe et aux États-Unis. Sa fréquentation est-elle simplement une pratique culturelle ? Est-elle simplement un ciment social ? Quelque chose qui concerne notre identité ? Et cet aspect identitaire peut avoir des aspects très sombres, en se rapprochant du nationalisme, par exemple. Donc, faire de l'Église seulement un marqueur culturel, n'est-ce pas prendre un risque ?

■ **H. L. Gates** : C'est une question intéressante. Être un membre de l'Église noire ne vous situe pas nécessairement à gauche sur le spectre politique. Aux États-Unis, les noirs sont très majoritairement à gauche politiquement, à cause du Parti démocrate. En ce qui concerne les relations raciales, on est tous très à gauche. Mais, quand il s'agit de morale, d'avortement, d'homosexualité, malheureusement, beaucoup d'Églises noires étaient traditionnellement sexistes et homophobes. Je pense que c'est la raison pour laquelle les Églises noires ont commencé à perdre leurs membres. Comme pour l'Église catholique en Europe, il y a le poids de plus en plus important de la sécularisation de la société. Plus besoin d'aller à l'Église pour retrouver sa dignité, il devient possible de participer à la société au sens large, de passer de l'autre côté du miroir. Mais, vous savez, une chose étrange a commencé à se produire. Dans l'histoire de la musique *gospel*, depuis les années 1940 avec Mahalia Jackson (1911-1972), l'âge d'or de cette musique a commencé par des albums qui ont été disques d'or. Mais, dans les années 1990, les ventes ont explosé, on a eu des disques de platine, avec des millions d'exemplaires vendus, exactement quand la fréquentation des

Églises a chuté. C'est une énigme. Ce que je propose comme interprétation de ce phénomène, c'est que les gens ont commencé à pratiquer d'une manière différente : plutôt que d'aller à l'église, ils prenaient l'Église et l'amenaient chez eux, en mettant un CD. Je ne dis pas si c'est bien ou mal, mais c'est un phénomène. Il y a eu l'incapacité de l'Église à se montrer à la hauteur de la crise du VIH et du Sida, du fait de son homophobie inhérente. Il y avait cette phrase horrible : « Dieu hait le péché mais aime le pécheur. » Ce qui se traduisait par : « On va accueillir ces gens mais on va essayer de les convertir », au lieu de les accueillir tels qu'ils étaient. C'était absolument antichrétien. Je pense que beaucoup de gens ont été dégoûtés par l'hypocrisie de l'Église, en particulier par son sexisme. Les femmes constituent environ 75 % des membres des Églises, mais un pourcentage minime dans les positions de direction. Les hommes prêchent en chaire et les bancs sont pleins de femmes. Pourquoi donc ? Il y avait beaucoup de choristes et de maîtres de chœur qui étaient gays, alors que le prédicateur dénonçait l'homosexualité comme une aberration ou un péché. Je pense que les jeunes gens en ont eu marre de cette hypocrisie et ont dit : « Non, là, c'est trop. » Par ailleurs, dans les sociétés libérales, on considère que la sexualité est un choix, que les femmes ont le droit de choisir de porter un enfant ou de mettre fin à une grossesse, de pratiquer le sexe en dehors du mariage, que ce n'est pas le problème de l'État, ni de l'Église.

Comme je le disais, beaucoup de mes amis vont à l'Église, non pas à la manière de leurs parents ou de leurs grands-parents, mais ils y vont en tant que pratique culturelle. J'ai interrogé les pasteurs à ce sujet, et vous savez ce qu'ils m'ont dit ? « Peu importe, tant qu'ils viennent ! Tant que les bancs sont occupés, ça nous va. » L'évêque pentecôtiste Noel Jones m'a dit : « Frère Gates, mon boulot, c'est que ça rentre par la porte d'entrée plus vite que ça sort par la porte du fond ! » Là où je passe l'été tous les ans, à Martha's Vineyard (Massachusetts), il y a cette Église à dominante noire et on voit tous ces noirs de classe supérieure y aller tous les dimanches. Pourquoi y vont-ils ? Parce qu'ils s'y sentent bien, pour entendre la musique *gospel*, pour entendre les formes noires de prédication. Quand les prédicateurs viennent, ils viennent de tout le pays, ils savent que c'est une performance, que c'est comme le championnat du monde de la prédication. On rit, on applaudit mais, si on interrogeait les membres de l'assistance pour leur demander s'ils croient à la vie après la mort, je suis certain que la très grande majorité répondraient « non ».

L'Église est comme un musée vivant de l'histoire culturelle noire. C'est comme aller au Louvre ou au Smithsonian Museum, il s'agit de s'immerger dans l'expérience noire, dans la culture noire, vivante, palpitante. Mais c'est une version postmoderne, par rapport à la modernité de nos parents des années 1950 et 1960. Les noirs ont cette expression : « *We made a way out of "no way"* » [« On a trouvé des moyens dans le "y'a pas moyen" »]. Les gens qui allaient à l'Église étaient illettrés, principalement parce qu'il était illégal d'apprendre aux esclaves à lire et à écrire. Ils ont mémorisé l'intégralité de la *Bible King James*. Je sais que l'œuvre de Toni Morrison (1931-2019) est enseignée en France. Ceux qui veulent étudier cette œuvre devraient lire la *King James* en anglais. Si vous voulez comprendre James Baldwin (1924-1987) aussi. Toute la culture noire américaine est basée sur cette version de la Bible, en particulier sur sa traduction de l'Ancien Testament. Donc le christianisme poursuit sa vie dans la culture noire, à travers des formes séculières comme le roman, la poésie. Et pas seulement dans la musique *gospel*, mais aussi chez des artistes comme Sam Cooke (1931-1964), Marvin Gaye (1939-1984), Gladys Knight, Diana Ross. Tous ces gens ont grandi à l'Église et ils ont pris cet héritage avec eux dans les formes musicales qu'ils ont créées. J'ai du mal à voir d'autres cultures dans lesquelles l'Église a eu une signification culturelle aussi importante, dans le sens de la génération et de la diffusion d'autres formes culturelles sur un mode séculier. Si vous voulez comprendre les racines de l'expérience afro-américaine, il faut aller à l'église.

Que pensez-vous des débats contemporains dans l'université et parmi les intellectuels publics noirs, concernant l'Église ? Quelles sont les tendances ? Sur quoi les gens s'opposent-ils ?

■ **H. L. Gates** : Je dirais qu'il n'y a jamais eu autant d'études académiques sur l'Église. Chaque université, dès qu'elle traite la question religieuse, aura un professeur expert du christianisme noir, de la religion afro-américaine, quel que soit le nom qu'on lui donne. Le sujet de l'Église a été institutionnalisé dans l'Université. Beaucoup d'entre eux sont croyants, mais pas tous. Et ce sont ceux qu'on voit dans mon film, il y en a des douzaines. Ils excavent ces traditions et les expliquent, les analysent. La bénédiction paradoxale qui nous est donnée quand on est un universitaire spécialisé dans la culture afro-américaine, c'est

qu'on doit excaver avant d'expliquer. Il faut creuser pour retrouver ce qu'on a enterré, aller retrouver ce qui a été perdu. Il faut assembler le corpus avant de faire des analyses formelles. On a de plus en plus de projets visant à retrouver et conserver ces éléments. À l'université de Baylor (Texas), il y a un très important fond de musique *gospel*, des milliers et des milliers de morceaux. Cet archivage a été réalisé grâce au génie et au caractère visionnaire du chercheur Robert Darden, qui se trouve être blanc et qui s'est donné pour mission de préserver tout ce qu'il peut de la musique *gospel*. Je n'ai aucune idée de ce qu'il pense du christianisme. Mais c'est un grand archiviste. C'est juste un exemple. Beaucoup d'institutions préservent l'histoire du christianisme noir de cette manière, afin qu'il puisse être étudié. D'un côté, l'étude de l'Église comme objet historique n'a jamais été aussi vivante, jamais aussi bien subventionnée, comme mon film l'a été, par exemple. Mais, en même temps, les pratiques traditionnelles de l'Église sont l'objet de critiques rigoureuses. On ne regarde pas l'Église avec un point de vue romantique, en ignorant ses limites. Son sexisme, son autoritarisme et son hypocrisie concernant les choix de vie individuels sont mis en accusation par les chercheurs, au moment même où ces mêmes chercheurs travaillent à préserver ses artefacts, ses rituels. Donc je pense que le plus grand acte d'amour, c'est la critique. Mon ami Wole Soyinka, le grand dramaturge nigérian, qui a été mon professeur à Cambridge, disait souvent : « Comme la charité, la critique bien ordonnée commence par soi-même. » La critique est un acte d'amour. J'ai fait ce livre et ce film en partie comme un effort de préservation par amour et en partie comme un acte de critique aimante.

Propos recueillis par Benoit GAUTIER.



Retrouvez le dossier « **Le christianisme dans le monde** »
sur www.revue-etudes.com